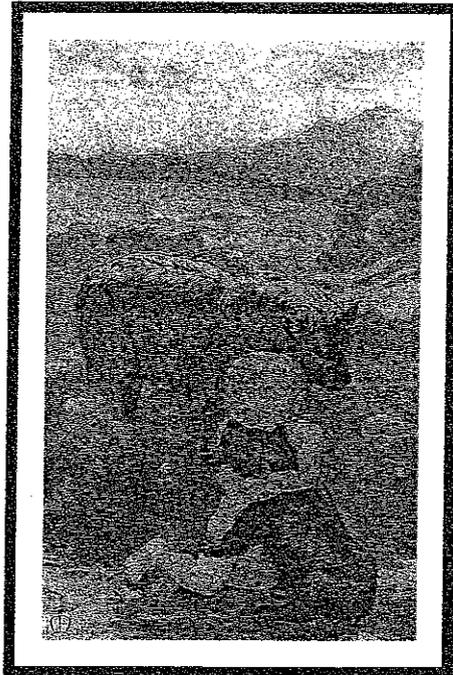


**ENFANTS SAUVAGES**



**Cahiers  
robinson**

n° 12 - 2002

*Lucienne Strivay*

**L'enfant sauvage,  
itinéraire d'une figure  
à travers les témoignages,  
les discours du mythe, des sciences,  
de la fiction et de la spéculation.**

Lorsque l'on évoque les enfants sauvages, tout commence et tout finit avec des mythes. Et pourtant, assez régulièrement, nos journaux rapportent avec force détails, le plus souvent dans la colonne des faits divers, l'histoire d'un petit tout seul. Ainsi dans les rues de Moscou, Yvan<sup>1</sup>, 6 ans à sa capture en 1998, s'est associé pendant deux ans à une bande de chiens sauvages grâce auxquels il a survécu, comme le jeune chilien de 10 ans<sup>2</sup> saisi par les policiers près du port de Talcahuano (2001). Dans une chambre de Norco, Californie, enchaînée à un lit depuis cinq ans, on découvre en septembre 1999 une fillette de six ans<sup>3</sup> souffrant de malnutrition, sale et vêtue seulement d'une couche. A Londres aussi, durant l'été 2001, un jeune adolescent<sup>4</sup> réussit à se fabriquer quelque temps une sauvagerie qui permette de faire entendre une détresse dont on ne veut rien savoir et dont on se désintéresse à la révélation du mensonge. Ces vies, jetées dans la lumière plus ou moins brièvement, ne relèvent pas de la fiction.

De telles histoires ne sont pas nécessairement impossibles même si la question de leur degré de véracité ne semble pas la meilleure à leur poser. Invariablement, leur émergence nous bouleverse, nous affecte, éveille au fond de nous l'écho d'une solitude primale et un sentiment

---

<sup>1</sup> Cas de Moscou : *La Libre Belgique* 15/07/1998, *Le Soir*, 16/07/1998.

<sup>2</sup> Cas de Talcahuano : *La Dernière Heure*, 20/06/2001.

<sup>3</sup> Cas de Norco : *La Meuse*, 10/09/1999.

<sup>4</sup> Faux cas de Londres mentionné par Michael Newton, *Savage Girls and Wild Boys, A history of feral children*, London, Faber and Faber, 2002, pp. 233-234.

trouble entre la nostalgie et le dégoût. Aujourd'hui, comme le rappelle Michael Newton<sup>1</sup>, ils incarnent nos propres possibilités perdues, une dimension intérieure d'échange avec la nature qui nous aurait échappé pour jamais, mais aussi nous démontrent la précarité, le mystère et, peut-être, l'insignifiance de ce qui nous fait humain. Ils ne suscitent pas systématiquement l'intérêt des savants d'autant qu'on ne peut en parler sans que leur expérience ne tende à s'évanouir à travers les mots d'autres narrations, à travers les noms qui leur sont immédiatement associés, leurs ancêtres de papier : Orson, Mowgli, Tarzan... ; les fantômes timides des enfants-loups, Victor de l'Aveyron ou Kaspar Hauser ; les figures des dieux ou des héros fondateurs, Romulus et Remus, Apollon et Artemis, Zeus lui-même ou Gengis Khan. Sans parler des analogies avec les personnages de l'hagiographie ou des textes relatifs à la sorcellerie...

En somme, la mémoire têtue de la culture nous renvoie à la problématique d'une définition. Qu'est-ce qu'un enfant sauvage ? Si l'on se réfère à la description de Linné<sup>2</sup>, l'*homo ferus* tient en trois mots : *mutus, hirsutus, tetrapus*, muet, velu, quadrupède. Mais Linné lui-même allait devoir renoncer à traiter ces cas en termes de variété humaine. De la même manière, les anthropologues allaient, dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, cesser peu à peu de considérer les enfants qui avaient survécu à un long isolement hors de la société des hommes comme les témoins d'un état originel de leur espèce restitué à notre intérêt par la grâce d'une « expérience naturelle ». Il reste que les notations signalant la rencontre de ces destinées singulières, au titre de simple curiosité de voyage<sup>3</sup> ou, bientôt, d'objet d'études médicales, morales, linguistiques ou

---

<sup>1</sup> *Op. cit.*, pp. 236-237.

<sup>2</sup> *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species ; cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*, Ioanes Ioachim Langius, Halae Magdeburgicae, Io. Iac. Curt., 1760 (à partir de la 10<sup>ème</sup> édition de 1758).

<sup>3</sup> On peut considérer que nous devons le premier cas au témoignage direct et méticuleux de Procope de Césarée, *De bello Gothico*, II, 17 (VI<sup>e</sup> siècle). Cet épisode peu connu n'a guère été relevé, ce qui suppose, parmi ses contemporains, une absence de sensibilité collective aux ouvertures spéculatives ménagées par cette bizarrerie. Il évoque, intrigué mais de manière fondamentalement détachée, l'histoire d'un nouveau-né encore dans les langes qui avait été abandonné par ses parents à Urbisaglia, au moment où toute la population avait fui le village menacé par les combats entre les armées des Grecs et des Goths. Une chèvre adopte l'enfant, le nourrit, le surveille et le défend. Longtemps après, au retour de la population, on essaye de « normaliser » l'enfant qui refuse obstinément le lait des femmes tandis que la chèvre tente par tous les moyens d'empêcher qu'on le lui enlève. Finalement, on se borna à lui donner le nom d'Egiste (littéralement : élevé par une chèvre) et on laissa, sans se formaliser, l'enfant et l'animal poursuivre tranquillement leur vie.

pédagogiques<sup>1</sup>, ont permis le développement d'interrogations qui retentissent sur une part considérable de la littérature et de la science occidentales de la Renaissance à la fin du XXème siècle. Si l'on veut esquisser le répertoire des controverses où l'on a convoqué les enfants sauvages pour en tirer les arguments les plus contradictoires, on doit parcourir des registres de discours extrêmement variés.

La fiction présente évidemment des affinités spontanées avec les témoignages eux-mêmes en raison du caractère lacunaire des suites d'événements rapportés et de la tentation d'y rétablir un ensemble aussi convaincant qu'édifiant. Les modèles fournis par la tradition orale, la littérature antique ou médiévale offrent d'ailleurs leurs trames aux auteurs hésitants. Mais la fiction peut aussi s'engager dans une entreprise de spéculation qui ne doit rien au « vécu » des témoignages. C'est au demeurant, au-delà du mythe, la première modalité d'inscription de la figure dans l'histoire des lettres, sous la plume d'un Père de l'Eglise né en Numidie au IIIème siècle, Arnobe l'Ancien. Dans le livre II de son *Adversus gentes*, il développe l'idée que l'homme, à bien des égards, ne diffère pas fondamentalement de l'animal, que son âme - à laquelle il attribue une nature intermédiaire : mortelle si elle a ignoré Dieu - ne devient sage qu'au prix d'un apprentissage terrestre pénible et continu. Il fait alors l'hypothèse d'un enfant isolé dès sa naissance pour prouver l'origine des connaissances humaines, leur impensable innéité, leur acquisition lente et conditionnelle.

Arnobe<sup>2</sup>, qui avait été régulièrement édité et discuté depuis la Renaissance en raison des affinités présentées par sa conception d'un Dieu lointain avec la pensée de Calvin, en raison aussi du caractère matérialiste de ses positions, verra sa théorie de la connaissance reprise quinze siècles plus tard par La Mettrie<sup>3</sup> dans une optique strictement anti-cartésienne. Sa conclusion est limpide : « Point de sens, point d'idées.

<sup>1</sup> On pense inévitablement aux rapports de J. M. G. Itard (1801 et 1806) sur Victor de l'Aveyron, au texte d'Anselm von Feuerbach (1832) sur Kaspar Hauser ou, plus près de nous, aux études de J. A. L. Singh et R. Zingg (1942) sur Amala et Kamala ou de Susan Curtiss (1977) sur Genie.

<sup>2</sup> La conjecture d'Arnobe sur l'état où se trouverait le degré de connaissance d'un être humain totalement isolé du monde depuis la naissance est elle-même tout entière orientée contre l'argument de la réminiscence avancé par un Socrate très platonicien dans le *Ménon*.

<sup>3</sup> J. Offray de La Mettrie, *Œuvres philosophiques, I. Traité de l'âme*, édition revue par Francine Markovits d'après la version donnée en 1751 [1<sup>ère</sup> éd. 1746], dans le Corpus des Œuvres de Philosophie en langue française, Paris, Fayard, 1987, pp. 241-242.

[...] Donc l'Ame dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croît, décroît<sup>1</sup>. » La Mettrie, par ailleurs, ne se prive pas de recourir aux attestations les plus récentes d'enfants-ours découverts en Lituanie (1669 et 1694). Il connaît par son maître Boërhaave, le cas de l'enfant-mouton d'Irlande rapporté par Tulpius<sup>2</sup>. Enfin, il évoque brièvement la capture de la fille de Champagne (1730) dont les échos dans les sphères philosophiques se manifesteront surtout après 1755. Mais, plutôt que tous ces rapports directs de faits vécus, c'est la spéculation d'Arnobe qui emporte sa conviction :

« Un seul suffit pour donner la clé de tous les autres ; au fond ils se ressemblent tous ; comme toutes nos observations de Médecine sur un même sujet, dont une bonne Théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence que tous les livres de ces Docteurs Cliniques et bornés<sup>3</sup>. »

On le voit, la première question que permettent de poser les enfants sauvages est sans conteste celle de la nature de l'esprit ou de l'âme et des voies de son développement. Elle ne sera vraiment formulée à travers les témoignages qu'avec le texte singulier de D. Defoe sur Peter paru en 1726<sup>4</sup> et garde aujourd'hui encore toute son acuité. A travers elle, c'est le problème de la spécificité et de la supériorité de l'homme sur l'animal qui est envisagé. Très intimement liée, la question du langage, de son origine et des conditions de sa maîtrise, lui est au moins contemporaine à travers le récit de l'expérience prêtée au pharaon Psammétique Ier par Hérodote dans ses *Histoires* et rapportée de loin en loin comme répétée par d'autres souverains<sup>5</sup>. Mais nous y reviendrons, car la parole constitue sans doute la

---

<sup>1</sup> *Idem*. Ce sont pratiquement les derniers mots du *Traité de l'âme*.

<sup>2</sup> Tulpius, Nicolas, *Observationes medicae*, Amsterdam, D. Elsevirium, 1672 [1<sup>ère</sup> éd. Amsterdam, 1641], L. IV, pp. 311 et sv.

<sup>3</sup> J. Offray de La Mettrie, *op. cit.*, pp. 240-241.

<sup>4</sup> Daniel Defoe, *Mere Nature Delineated : or, a Body without a Soul, Being Observations upon the Young Forester Lately brought to Town from Germany, with Suitable Applications, Also, a Brief Dissertation upon the Usefulness and Necessity of Fools, wether Political or Natural*, London, Printed for T. Warner, 1726.

<sup>5</sup> Hérodote, *Histoires II, L'Egypte*, Texte établi et traduit par Philippe-Ernest Legrand, Introduction et notes par Christian Jacob, Paris, Les Belles Lettres, 1997, pp. 2-5. Le pharaon aurait ordonné l'isolement de deux nourrissons afin de déterminer qui étaient les plus anciens des hommes grâce à la langue du premier mot qu'ils prononceraient. Gardés de loin dans une cabane par un berger silencieux et nourris par ses chèvres, au bout de deux ans, ils auraient fini par répéter ce que le pharaon entendit comme *bécos*, le mot phrygien pour pain, et qui n'était sans doute qu'une onomatopée de bêlement. Des récits aux thèmes et aux structures semblables seront rapportés par la suite à propos des recherches obsessionnelles de plusieurs monarques qu'il s'agisse de Frédéric II, saint

faculté la plus durablement examinée à travers toutes les enquêtes scientifiques, tous les témoignages, toutes les méditations philosophiques et toutes les constructions romanesques qui ont interpellé ces êtres étranges dont la socialisation a été interrompue ou s'est opérée dans un milieu non-humain.

Toutefois, le motif de l'enfant sauvage en littérature a également été utilisé aux fins de démontrer l'accès à la plus haute spiritualité par le libre exercice des sens, de l'intuition mystique comme de la lumière naturelle et de la raison. En effet, au XII<sup>ème</sup> siècle, l'écrivain arabo-andalou Abu Bakr ibn Al-Tufayl allait composer un des romans les plus singuliers de la tradition arabe, *Hayy Ben Yaqdhân*, ou *Philosophus autodidacticus*<sup>1</sup>. Ce texte, traduit en hébreu et commenté par Moïse de Narbonne en 1349, en latin par E. Pococke en 1671, et en anglais par S. Ockley en 1708 (soit une dizaine d'années avant la parution de la première partie du *Robinson Crusoë* de D. Defoe), devait encore s'attirer l'admiration de Leibniz et de Spinoza et inspirer *El Criticon*, ou *l'homme détrompé* de Baltasar Gracian<sup>2</sup>. Un naufragé, Critile, homme de raison cherchant instinctivement le bonheur, est sauvé par un jeune homme vivant à l'état de nature, Andrenio. Ce couple de héros forme un tout. Leurs pérégrinations seront l'occasion d'un long échange dialectique confrontant l'expérience matérialiste à la critique de la raison pratique. Étrangers, Andrenio et Critile, étrangers, l'un en raison de ce qui l'a préservé, l'autre, en proportion de la lucidité qui lui fait mesurer sa propre dépossession. Critile dénonce la constante distorsion qui s'est installée entre l'être et l'enveloppe. Andrenio l'éprouve, lui qui a eu « le privilège unique du premier homme [...] d'arriver à voir nouvellement et avec discernement la grandeur, la beauté, l'harmonie, la fermeté et la variété de cette grande machine créée<sup>3</sup> » et qui reçoit la désillusion sociale comme une ascèse. Gracian déploie, au seuil d'un monde trompeur, un modèle de défiance vigilante, de silence et de retrait désabusé.

---

empereur de la nation germanique (1194-1250) ou de Jacques IV d'Écosse (1472-1513) ou bien encore du roi d'Indoustan Melardi Echebar dont parlent S. Purchas et F. Catrou dans leur *Histoire générale du Mogol*, en 1702.

<sup>1</sup> Voir dans ce numéro l'étude approfondie de cet enfant sauvage fictif par Jan Goes.

<sup>2</sup> Le roman parut en trois parties consacrées respectivement à la jeunesse (1651), à l'âge adulte (1653) et à la vieillesse (1657). Il bénéficia de l'engouement qui suivit la traduction en français par Amelot de la Houssaye d'un autre texte de Gracian, *L'Homme de cour* (1684). Ce succès allait se prolonger au moins jusqu'à la fin du siècle.

<sup>3</sup> B. Gracian, *Le Criticon I, Dans le printemps de l'enfance et dans l'été de la jeunesse*, traduction par E. Sollé, Editions Allia, 1998, pp. 19-20.

On sait combien le roman accompagnera les découvertes des sauvages. Le siècle des Lumières n'avait pas été avare en narrations imprégnées d'un paradigme analogue, que l'on songe à D. Defoe ou Marivaux, ou même, à certains égards, à Swift. Jusqu'à nos jours, le genre les suivra comme une ombre, les précédant même parfois. *Victor ou l'enfant de la forêt* de Ducray-Duminil a été publié avant qu'on ne se saisisse de l'enfant de l'Aveyron. On ne peut ignorer par ailleurs, dans le champ des sciences, que, singulièrement, la Société des Observateurs de l'Homme allait voir le jour un mois avant que Victor ne lui offre l'opportunité d'examiner sans métaphysique *les grands caractères qui distinguent cet être des animaux, et qui le placent bien évidemment à la tête de tout le règne organique*<sup>1</sup> Plus classiquement, un autre roman populaire, *Victorine*<sup>2</sup>, paru peu avant (1789), semble avoir été inspiré par l'histoire de la jeune fille de Champagne, Marie-Angélique Memmie Leblanc prise à Songi, près de Châlons-sur-Marne, en 1730. Les textes témoins qui entourent cette dernière, des Lettres parues dans le *Mercur de France* au texte attribué à Charles-Marie de la Condamine<sup>3</sup>, utilisent pour dégager le sens de cette découverte des procédés épistémologiques analogues à ceux qui sont mis en œuvre par des narrations littéraires<sup>4</sup>.

L'instabilité formelle qui règne à cette époque entre la littérature et les discours scientifiques ou philosophiques rend manifeste l'indivision des mythes et des postulats au travail, toutes disciplines confondues. Mais, dans ces récits de l'origine qui retrouvent irrésistiblement le système temporel du mythe et sa fonction médiatisante, les *a priori* idéologiques se révèlent extrêmement prégnants.

« [Le mythe sert à] expliquer pourquoi, différentes au départ, les choses sont devenues ce qu'elles sont, et pourquoi elles ne peuvent pas être autrement. Parce que, précisément, si elles changeaient dans

---

<sup>1</sup> Introduction aux mémoires et travaux de la Société, in J. Copans et J. Janin (textes présentés par), *Aux origines de l'anthropologie française, Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Le Sycomore, 1978, p. 74.

<sup>2</sup> Ce texte imprimé à Paris chez Guillot est dû à Jean-Claude Gorjy, « auteur de Blançay ».

<sup>3</sup> L'*Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*, accompagnée en annexe de documents qui se trouvaient à la suite de la première édition [1755] et d'extraits de J.-J. Rousseau, J. Burnet, Lord Monboddo, L. Racine, J. D. C. von Schreber et J. J. S. Leroy a été rééditée et présentée par F. Tinland, aux éditions Ducros en 1971.

<sup>4</sup> On se reportera à l'excellent article de Julia Douthwaite, *Rewriting the Savage: The Extraordinary Fictions of the « Wild Girl of Champagne »*, in *Eighteenth-Century Studies*, vol. 28, n° 2 (1994-95), pp. 163-192.

un domaine particulier, en raison de l'homologie des domaines tout l'ordre du monde se trouverait bouleversé<sup>1</sup> ».

Les histoires d'enfants sauvages permettent d'imaginer une explication qui rende compte du passage du continu – l'homme est un animal – au discret – l'homme est ontologiquement unique. Une pensée comme la nôtre, est dominée par le naturalisme scientifique, c'est à dire par ce que Ph. Descola a décrit comme la continuité des physicalités (la théorie de l'évolution) et la séparation des spiritualités entre les animaux et l'homme<sup>2</sup>. Dans un tel système, une figure franchissant cette démarcation ténue et tortueuse permet de dévoiler les constructions culturelles qui légitiment notre identité et nos pratiques. Elle devient aussi souvent l'instrument qui permet d'en visualiser les impasses. Loin de se réduire au contingent, les ensauvagés seront, pendant plusieurs siècles, au cœur des interrogations anthropologiques les plus lourdes, témoignant dans tous les champs du savoir des fêlures qui s'installent et des options que l'on pourrait adopter. Ils sont au cœur de ce qui règle solidement l'ordre du possible et de l'impossible. Si l'on appréhende les faits et les valeurs qu'on y attache, dans la mouvance des contextes historiques et culturels, si l'on essaye d'en retracer les interactions à l'intérieur d'un ensemble de connaissances, d'hypothèses et de rêveries conçu comme un système complexe, on constate combien pèsent les architectures symboliques antérieures. Leur empreinte demeure latente à travers le très long terme et continue d'affleurer au plan métaphorique bien après qu'elles soient sorties de la connaissance des choses. Peu importent les innovations, en dépit des déséquilibres ou des fractures épistémologiques qui les autorisent, les sciences se développent sur une sédimentation hétéroclite qu'elles utilisent. Les programmes intellectuels parfois incompatibles qui les ont déposés n'empêchent pas l'intégration

---

<sup>1</sup> Cf. Levi-Strauss, *De près et de loin*, entretiens menés par Didier Eribon, Paris, Odile Jacob, 1988, p. 195.

<sup>2</sup> Ph. Descola, « Par-delà la nature et la culture », dans *Le Débat*, n° 114, mars-avril 2001, pp. 86-101. Le schème dualiste nature/culture où sont prises les perspectives de l'anthropologie matérialiste et de l'anthropologie symbolique se révèle inadéquat pour rendre compte des pratiques de certaines sociétés non-modernes et semble de moins en moins adapté à concevoir les nôtres même. Pour dépasser ce dilemme, Ph. Descola propose d'examiner et de comparer les mécanismes d'identification par lesquels les cultures appréhendent et distribuent les continuités et discontinuités que nous offre le spectacle et la pratique du non-humain. Il en distingue quatre, non exclusif l'un de l'autre et fondés sur les combinaisons de continuité et de discontinuité des éléments de matérialité et d'intériorité de la personne et les autres existants : le totémisme, l'animisme, l'analogisme et le naturalisme.

continue de certains éléments de leur structure symbolique demeurés en accord avec les valeurs de la nouvelle sémiotique ou réhabilitables par elle<sup>1</sup>.

Aussi, quel que soit le registre de savoir qui s'en empare, quelle que soit la question qu'elle permet de soulever, avec des bonheurs de plume et des succès de foule très divers, avec des perspectives à la fois mouvantes et récurrentes, la vie de ces petits d'hommes sera romanesque. Le Mowgli de Kipling<sup>2</sup> a oblitéré, et paradoxalement fait émerger comme un phénomène périphérique, les quelque vingt-huit enfants, loups, chacal ou léopard des Indes, découverts avant et après lui, entre 1810 et 1957. Le Tarzan de Burroughs et l'évolutionnisme qui le baigne, pour le meilleur et pour le pire, ont plus sûrement encore hanté les rêves pleins de contradictions de générations entières entre le début du siècle<sup>3</sup> et les années quatre-vingts<sup>4</sup>. Le personnage se confond sans doute pour le plus grand nombre avec la première idée qui traverse l'esprit quand on parle d'enfant sauvage. Tous ces récits de solitude ne parlent que de société. Ils en divulguent indirectement les assertions jugées inacceptables. En concédant la fable, on a lourdement reproché à Kipling d'être trop enclin à prêter une conscience aux animaux<sup>5</sup>. Cependant, *Le Livre de la jungle*, raconte à nouveau la fin de l'âge d'or, l'histoire d'un exil, la chute de l'homme dans un antagonisme séculaire avec la nature, fait l'apologie de la loi, de la famille, de la supériorité humaine qu'il convient d'assumer avec humilité et compassion. En dépit de l'empathie qui donne l'illusion de comprendre les sentiments et les motifs des bêtes, en dépit de la vitalité de l'instinct considéré comme une faculté de connaître, de la précision des perceptions et de la redécouverte d'acuité sensorielles oubliées, l'enfant sauvage de Kipling est bien un roman d'éducation. Il ne

---

<sup>1</sup> Ces constructions seront examinées et développées dans mon livre dont la parution est prévue aux éditions Gallimard à l'automne 2003 sous le titre *L'Homme descend du songe, Approches anthropologiques de l'enfant sauvage*.

<sup>2</sup> *The Jungle Book* et *The second Jungle Book* sont publiés respectivement en 1894 et 1895.

<sup>3</sup> *Tarzan of the Apes* paraît en 1912.

<sup>4</sup> Bien après la série des Tarzan hollywoodiens, le film *Greystoke : La Légende de Tarzan* de Hugh Hudson sort en 1982. Il adapte fort librement le roman de Burroughs mais renoue avec son pouvoir originel de considérer la possibilité d'un changement radical du monde.

<sup>5</sup> Percy Addleshaw, « The Jungle Book », *The Academy*, n° 1156, 30 juin 1894, p. 530 ; James Oliphant, *Victorian Novelists*, Londres, Blackie and Son, 1899, pp. 224-248. Le roman suscita aussi bon nombre de parodies.

nous conduit pas vers une compréhension alternative de notre identité mais vers un âge adulte consciemment accepté.

De manière sans doute plus outrée, Tarzan n'échappe pas au monde moderne : l'intelligence de ses ancêtres aristocratiques décuple sa rapidité d'apprentissage, lui permet d'organiser les primates en factions politiques bien avant qu'on ne leur découvre ce trait de comportement, l'engage à réfréner « par instinct » toute appétence pour le cannibalisme. Plus la série se développera, plus se réaffirmeront les hiérarchies existantes : la supériorité des hommes sur les animaux, celle de l'Occident sur le reste du monde, celle des blancs sur les noirs, des hommes sur les femmes. Et comme un leitmotiv cette affirmation d'identité : *Tarzan est un homme. Il ira seul*. Burroughs est imprégné de catégories ethnographiques composites. Pourtant, si on veut le « considérer sérieusement<sup>1</sup> », le premier matériau du roman, à travers ses contradictions, utilise l'aventure pour un commentaire social relativiste, voire désapprobateur, ouvert à la projection de possibilités différentes fondées sur le « naturel » et l'« authenticité » d'un modèle primitif hors du temps. Le jeune Tarzan se demande vraiment ce que doit faire un homme. Il partage les standards de beauté des chimpanzés, il inverse le motif de Narcisse. Il se sent d'abord inférieur, aberrant, et cette situation souligne combien les normes, les valeurs, et la désignation de l'autre, dépendent de l'arbitraire d'un commun accord culturel. De cette déstabilisation des évidences pourrait naître une restructuration radicale. De même, la première représentation d'une tribu africaine n'est pas sans ambiguïté : bien sûr, le premier homme que rencontre Tarzan est le chasseur qui a tué sa mère adoptive, mais il est aussi le seul jusque là qui laisse au sol une trace identique à celle du héros, bien sûr il appartient à un peuple décrit comme bestial, cruel et anthropophage, mais ce peuple a combattu la barbarie plus cruelle encore des officiers belges. Tarzan reconnaît l'humanité des Africains et est indigné par toute violation de leurs droits. Mais il éprouve en même temps sa propre distinction. La logique de l'auteur veut que le roi des « singes » évolue « naturellement » en roi des Waziri tout en découvrant combien les Etats-Unis, Londres et Paris entretiennent avec la corruption un danger plus menaçant que celui de la forêt tropicale. Le livre exècre le colonialisme mais valorise toutes les idées qui l'ont rendu (et le rendent encore) possible. Les volumes qui suivront ne laisseront plus de doute ; ils aggloméreront au mythe de

---

<sup>1</sup> On se reportera à l'ouvrage de Marianna Torgovnick, *Gone primitive, Savage Intellectuals, Modern Lives*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1990, pp. 42 sq.

l'enfant sauvage tous les préjugés d'une ethnologie raciste absorbée par capillarité<sup>1</sup>. Il détenait, notamment à travers cette harmonie ultime entre l'homme et les animaux, des outils réels de mise en cause des rapports entre les êtres. Il se révèle finalement incapable d'explorer pleinement ce qui aurait pu fracturer l'ordre des subordinations présentées comme inévitables. Il opère de manière incomparablement moins corrosive que *Les Animaux dénaturés*, le roman de Vercors (1952), articulé lui aussi autour des relations homme/animal, sujet/objet, parenté biologique/parenté sociale. Si l'on excepte Vercors qui soulève la problématique de la reconnaissance de la conscience, ou Paul Auster<sup>2</sup> qui file une œuvre de la perte et de la privation, qui partage les non-lieux des claustrés en retournant au savoir des mots, nous sommes loin d'une spéculation sur le développement de l'esprit. Mais la production romanesque, dans sa grande majorité, véhicule moins un questionnement qu'une nostalgie et/ou un système discursif de renforcement des choix collectifs.

La puissance critique contenue dans les témoignages sur les ensauvagés a pourtant été très tôt perçue et utilisée dans la tradition française et anglo-saxonne. Ainsi, l'enfant-loup de Hesse, qui ouvre généralement les relevés de cas d'enfants trouvés seuls ou dans la compagnie inattendue des fauves, offre un bel exemple de l'usage moral de ces situations. Les événements se seraient produits en 1304<sup>3</sup>. Un enfant de trois ans enlevé par les loups n'avait pas été dévoré par la meute mais, au contraire, « admirablement éduqué ». Les loups l'avaient protégé des rigueurs de l'hiver dans une tanière où ils l'avaient recouvert d'herbes et de feuilles et s'étaient blottis autour de lui. Ils lui avaient réservé les meilleurs morceaux de leurs chasses et lui avaient appris à courir et sauter comme un loup. Ramené parmi les hommes, contraint d'abandonner la

---

<sup>1</sup> Cette association d'idées reçues se trouvait déjà dans les commentaires sur l'origine supposée de la jeune fille de Champagne. C'est, semble-t-il, la seule fois où émerge la confusion entre enfant de « sauvage » et enfant sauvage. Comme s'il ne paraissait plus possible de penser l'ensauvagement d'un petit européen, on l'imagine esquimaude ou antillaise. Le rapport de Pinel sur Victor fait à la Société des Observateurs de l'Homme laisse également paraître une allusion du même ordre mais pour l'écarter aussitôt au profit d'un rapprochement avec les idiots des hospices: (...) *on ne trouve presque aucun point de conformité entre lui et les individus qui composent les hordes sauvages*. In Th. Gineste, *Victor de l'Aveyron, Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Hachette, Pluriel, 1993, p. 276.

<sup>2</sup> Nous songeons ici plus spécifiquement à la *Trilogie new-yorkaise*, Arles, Actes Sud, coll. Babel, 1991 [1<sup>ère</sup> éd. 1985-86].

<sup>3</sup> A la suite d'une erreur d'impression qui se répète à partir des éditions de Linné, on a souvent repris pour ce cas la date de 1344. Le malentendu était d'autant plus aisé qu'on signale d'autres cas dans la même région en 1341 et en Wetteravie en 1344.

marche à quatre pattes pour une bipédie sous attelles, l'enfant aurait répété son désir de rejoindre les loups dont la société lui paraissait meilleure que la compagnie des hommes<sup>1</sup>. La sentence est évidente. Car les attitudes mentales du Moyen Age avaient « inventé » un loup très différent de celui qu'avait véhiculé la tradition classique. D'ennemi banal des seuls animaux domestiques, il était devenu un dévorateur d'hommes qui cristallisait les sentiments d'insécurité et les réalités condamnées par la culture chrétienne dominante. Sa tonalité devient donc d'autant plus exemplaire que son attitude est paradoxale dans la chronique de Hesse (même si l'état d'esprit vigoureusement hostile à son égard a évolué depuis le haut Moyen Age)<sup>2</sup>. L'histoire de cet enfant s'inscrit dans le champ de l'invraisemblable. Elle impose à l'humanité une comparaison peu flatteuse mais inscrit la rééducation dans la sphère du sauvetage. L'enfant loup capturé en 1341, donne lieu, par contre, à une version des faits beaucoup plus laconique. Il aurait échappé à ses gardiens, se serait réfugié sous un banc dont on n'aurait pu le déloger et y serait mort peu après<sup>3</sup> sans avoir pu accepter la nourriture qu'on avait essayé de lui offrir.

Montaigne, ensuite, reprendra, quoique de manière seconde, cet usage d'improbation des vanités humaines dans la foulée de l'*Apologie de Raymond Sebond* où son intuition critique utilise l'observation des animaux telle qu'elle nous a été transmise par un Plutarque pour récuser la supériorité à laquelle l'homme prétend. Il en viendra ainsi à montrer combien les caractères somatiques qui caractérisent l'individu paraissent fragiles et combien cette diversité devrait nous imposer le partage de l'égalité. Cette nostalgie de l'animalité l'amène à goûter les sensations du corps et sa mobilité. Il mesure ainsi combien des systèmes sensoriels distincts, déterminés par des anatomies spécifiques, doivent amener à construire des manières d'être au monde, des visions, des mondes mentaux voisins, équivalents, et pourtant sans communauté, sans

<sup>1</sup> Il s'agit de la version des bénédictins d'Erfurt : *Cronica S. Petri Erfordensis moderna in Monumenta Erphesfurtensia saec. XII, XIII, XIV*, O. Holder-Egger, éd., M.G.H., *Scriptores rerum Germanicarum*, 42, Hanovre-Leipzig, 1899, P. 326.

<sup>2</sup> Pour une analyse fine des lectures du loup dans ce contexte, on se reportera à l'article de Gherardo Ortalli, *Animal exemplaire et culture de l'environnement : permanences et changements*, in Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, avec la collaboration de Pascal Collomb (textes rassemblés par), *L'animal exemplaire au Moyen Age (Ve-Xve siècle)*, Presses universitaires de Rennes, 1999, pp. 41-50.

<sup>3</sup> Wilhelm Dillich, *Hessische Chronika* [version originale revue et corrigée], Cassel, 1608, IIe partie, p. 187, cité in J. A. L. Singh et R. Zingg, *L'Homme en friche*, Bruxelles, éd. Complexe, 1980, pp. 212-213.

communication, imaginable<sup>1</sup>. La différence humaine, il ne la trouve que dans le venin de la curiosité, ce mal originel, ce besoin de vivre en dehors de l'immédiat, constamment en projet de ce qu'on ne maîtrise pas. Il envisage avec sérénité, mais en théorie seulement, le développement d'un petit d'homme en pleine nature. Dans la fluctuation générale des hasards et des possibles, rien n'est moins fixe que nos jugements et les lois que nous concevons immuables. A l'expérience, notre usage consiste seulement à travestir notre culture en nature. La conscience occidentale actuelle a encore quelque mal à tirer aujourd'hui les conséquences de ce constat. Toute la Renaissance, et ce n'est pas le lieu d'en développer ici les nuances, poursuivra avec opiniâtreté cette quête étonnée des variations en apercevant de manière plus ou moins précise les corollaires de ses relevés, à commencer par la force des habitudes et les implications de l'éducation. Cette question soulevée aussi par Camerarius<sup>2</sup>, approfondie par Comenius<sup>3</sup> une trentaine d'années plus tard et déployée par Itard avec la méthode originale mise au point pour la réinsertion de Victor générera dans la pédagogie et la psychologie du développement des bénéfices dépassant largement le cercle étroit des enfants mystérieux qui l'avaient inspirée. L'interrogation de la nature de l'esprit débouchait donc sur celles des habitudes corporelles et sociales indissociables d'une théorie, d'une philosophie et d'une politique de la formation.

La satire proprement dite se développera surtout en Angleterre à l'occasion de l'histoire de Peter. Nous n'avons conservé presque aucune trace de l'enfant (12 ou 13 ans) découvert dans la campagne de Hameln, en Hanovre, en 1724. Il avait été bientôt offert au roi d'Angleterre Georges I dont dépendait la région. Il devait susciter un énorme engouement populaire. Le jeune sauvage qu'ont alors rencontré Swift, Pope et Defoe, et dont on s'accordait à écarter l'éventuelle idiotie, fut confié un moment au docteur Arbuthnot, leur ami commun. Mais lui qui plaçait tout le sel de la vie dans la curiosité, abandonna les efforts d'éducation du jeune homme moins d'un an après en avoir reçu la charge et, significativement, ne nous a laissé aucune observation à propos de

---

<sup>1</sup> Montaigne, *Les Essais*, éd. par P. Villey, rééd. sous la direction et avec une préface de V. L. Saulnier, Lausanne, Guilde du Livre, 1965, L. II, XII, p. 535.

<sup>2</sup> Ph. Camerarius, *Operae Horarum Subcisivarum sive Meditationes Historicae (...)*, Francofurti, Typis Hoffmannianis, 1658, pp. 343-344. L'ouvrage figure à l'index dès 1600.

<sup>3</sup> Jean Amos Kominski, *La Grande Didactique, Traité de l'Art universel d'enseigner tout à tous*, Introduction et traduction par J.-B. Piobetta, Paris, P.U.F., 1952, chap. VI, 10 p. 49.

l'état de son patient ni aucune trace de la méthode qu'il aurait essayé d'appliquer. On sait seulement qu'il aurait été exceptionnellement strict avec Peter, jugeant qu'il fallait utiliser la peur pour maîtriser les passions de son âme. Il le corrigeait en lui frappant les jambes avec une lanière de cuir, rapporte l'auteur anonyme de « *Enquiry How the Wild Youth[...]*<sup>1</sup> ». Il semble qu'on ne pouvait espérer le voir parler car un filet latéral fixait sa langue au palais. Le premier médecin à l'avoir examiné avait d'ailleurs envisagé de libérer la langue sans oser finalement pratiquer l'intervention. Après les rivalités de cour qu'il avait suscitées entre Georges Ier et sa belle-fille Caroline, on n'allait pas tarder à placer Peter dans une ferme où il devait couler des jours tranquilles jusqu'à un âge fort avancé<sup>2</sup>.

Les versions de sa capture, romancées à l'extrême, permettent surtout de faire de l'esprit, de se railler des hommes, des valeurs de l'apparence, de la mode végétarienne, de la ville, toute de cruauté, d'hypocrisie et de bêtise. Ce sont des pamphlets qui utilisent la position liminale de l'enfant pour dénoncer, à la manière de Swift<sup>3</sup>, l'ignominie et la dégénérescence des institutions comme de la culture. Ils s'inscrivent alors dans la mouvance des récits de voyage qui révèlent la diversité

---

<sup>1</sup> *Enquiry How the Wild Youth, Lately taken in the Woods near Hanover, (and now brought over too England) could be there left, and by what Creature he could be suckled, nursed, and brought up*, Londres, 1726, p. 3. C'est dans la maison d'Arbuthnot que Peter aurait été baptisé le 5 juillet 1726. Jamais, rappelle Monboddo, on ne devait douter qu'il fût un être humain.

<sup>2</sup> Nous en avons récemment trouvé un portrait réalisé en 1782 alors qu'il devait avoir dépassé soixante-dix ans. C'est l'année où il a reçu la visite de James Burnet Lord Monboddo qui le décrit comme un homme de bonne complexion à la barbe fournie. Il était plutôt petit mais robuste et musclé. Son visage offrait une expression sage et sensible. La fermière affirmait qu'il était assez docile et comprenait tout ce qu'on lui disait même s'il ne prononçait que de rares mots d'une syllabe dont son nom et celui du roi Georges. Il aimait la musique et, pour Monboddo, fredonna en battant des mains contre un verre de gin. Il vivait paisiblement, appréciant la chaleur du soleil, les nuits étoilées et le coin du feu, croquant volontiers un oignon comme on le ferait d'une pomme et n'accordant aucun intérêt aux femmes ou à l'argent. A la fin de sa vie, on accorde encore à la vigilance de son instinct l'habitude qu'il avait conservée de montrer une grande agitation, de grogner et de hurler à l'approche du mauvais temps.

<sup>3</sup> Lorsque Peter fut amené à Londres, Swift s'y trouvait pour régler les dernières modalités d'édition de ses *Voyages de Gulliver*. On ne peut que souligner les résonances que se renvoient le *Voyage chez les Houyhnhnms* et les pamphlets inspirés par la présence de Peter. On en attribue généralement deux à Swift : *It Cannot Rain But It Pours* et *The Most Wonderful Wonder That never appear to the Wonder of the British Nation* (1726). L'un et l'autre explorent la préférence qu'on pourrait avoir à être un animal plutôt qu'un homme et l'idée que les animaux pourraient bien être raisonnables.

somatique et culturelle, s'interrogent sur ce qui permet d'identifier un de nos semblables et font planer le doute sur le fondement d'un statut humain privilégié. Ce sont aussi des textes plus légers, comiques ou sentimentaux. L'on imagine Peter posant ses conditions dans la recherche d'une épouse qui lui convienne. Ou bien l'on oppose la liberté et l'innocence de sa condition à la corruption intérieure qu'il va rencontrer et l'on soupèse avec perplexité le coût moral de l'opération. Seul Defoe, nous l'avons dit, se défend d'avoir voulu faire rire ou glisser dans son texte des insinuations politiques. Il soulève au contraire des questions encore étonnamment familières à nos oreilles. Il reprend toutes les hypothèses émises autour d'une telle situation. Il se demande comment l'enfant a pu se suffire à lui-même ; comment il a pu survivre si jeune et nu dans un climat si rude, se nourrir, même de feuilles, dans le sous-bois d'une forêt si dense qu'elle offre surtout des épineux. Enfin, il interroge le silence de Peter. Il se demande s'il ne souffre pas de déficiences organiques qui le priveraient de capacités normales et de son âme. Comment un être humain pourrait-il concevoir les idées sans les mots ? Les déductions de Defoe ramènent à la théorie sensualiste et environnementaliste : sans instruction, tout homme serait un Peter,

« un objet non informé par la nature, une vie qui demande un nom pour la distinguer, comme une créature abandonnée par la nature elle-même dans un état pire que celui de la part sensitive de la création<sup>1</sup>. »

Ce texte, le plus long de ceux qui parurent à la découverte de l'enfant, restera largement ignoré ou écarté y compris dans les biographies de son auteur. Pourtant, en affirmant que les conditions de vie de l'enfant l'ont irrémédiablement cadencé dans une impasse dont il ne peut sortir ni rationnel ni instinctif, Defoe, le premier, tire d'une actualité vive les éléments d'une réflexion anthropologique. Il confronte ce qu'on observe avec les antécédents littéraires ou mythiques dont il nous réaffirme la prégnance : Peter n'est ni Orson, ni Nabuchodonosor. Le créateur de Robinson cherche des solutions pratiques pour enseigner une langue au sauvageon. Le haut-allemand devrait moins le perturber mais il évoque aussi les méthodes utilisées avec les sourds-muets. Cependant, il rappelle combien on magnifie d'ordinaire le récit des cas extraordinaires. Pour sa part, il considère que l'état de Peter nécessite un hôpital plus qu'un enseignement. Enfin, il trouve étrange qu'une époque plus policée qu'aucune autre, et si fière de l'être, se soit tellement

---

<sup>1</sup>Defoe, *op. cit.*, p. 5.

encombrée des maladies de l'intelligence et de la cohue troublante des fous<sup>1</sup>.

Jusque là, on n'avait guère considéré les ensauvagés de manière aussi pragmatique. Ou plutôt, ne savons-nous rien de ceux qui se sont trouvés concrètement aux prises avec de telles entreprises de rééducation. Tout au plus nous rend-on compte sommairement des constats, des échecs ou de l'étendue réduite des acquis, sans précisions quant aux moyens mis en œuvre. Tandis que les libertins érudits comme Cyrano<sup>2</sup> ou F. de La Mothe Le Vayer<sup>3</sup> usaient de ces sauvages improbables pour manifester la faiblesse de nos classifications, de notre entendement, et pour renvoyer l'homme à son insignifiance, les juristes allaient ouvrir à la figure une carrière florissante en cherchant, à travers elle, la genèse historique de l'état culturel. Depuis que Hobbes, retournant aux conceptions de Lucrèce, avait reconnu, avec Gassendi et Spinoza, que l'homme était le produit de la durée et que sa signification résidait dans le progrès, l'anthropologie avait cessé de chercher les causes d'un régime de différences entre l'homme et la bête dans leur essence et dans les enseignements de la théologie. Avec eux, Pufendorf opposera les règles de l'état social à un état de nature originel dont l'enfant sauvage fictif ou effectif offrait le paradigme logique. Le pessimisme du modèle hobbesien confère à l'univers primitif comme à ses habitants tous les caractères de la violence, de la peur, de la guerre de tous contre tous. Seule une sociabilité issue du contrat avait pu sauver les hommes de ce chaos terrifiant et de cette condition brutale. Pufendorf ne décrit pas de manière empirique la phase archéologique de l'histoire de l'humanité. Il craint les impuretés de l'anecdote dans l'établissement des notions justes et peut ainsi, d'une pirouette rhétorique, écarter les contraintes de la génération qui avaient amené Aristote à considérer l'homme comme un être naturellement social. C'est Barbeyrac, son traducteur français, qui illustrera le passage en note par des références aux principaux cas d'enfants sauvages connus, du nourrisson de Procope à l'enfant-ours

<sup>1</sup> *Idem*, p. 120.

<sup>2</sup> Savinien Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou les Etats et Empires de la lune et du soleil* (circa 1647-1650), nouvelle éd. avec notice bio-bibliographique par F. Lachèvre, Paris, Garnier Frères, s.d. Dans les royaumes graves et moqueurs de Cyrano où tout se révèle frénétiquement animal, donc sensible, le moindre geste devient politiquement et moralement incertain. On est toujours susceptible de léser ou d'offenser « une manière de personne » et tout homme n'est qu'un sauvage réduit à nier son identité pour préserver sa vie.

<sup>3</sup> F. de La Mothe Le Vayer, Sur les Monstres, in *Opuscules ou petits traittez*, Œuvres, nouv. éd., Paris, Billaine, 1679, T. IX, 7, pp. 147-169 [1659-1660].

polonais de Hartknock. Les faits semblent s'adapter si étroitement au modèle abstrait que celui-ci les aspire avec leur contingence mais aussi leur puissance de conviction. Ces enfants nus, solitaires, hirsutes, farouches et violents, totalement accaparés par leur nourriture, leur survie immédiate et leur goût de la liberté, semblent tout droit sortis des âpres hypothèses de Hobbes. Pufendorf n'ignore pas ces exemples historiques mais il leur refuse toute valeur normative comme « un Malade ne peut servir à juger de la constitution naturelle du Genre Humain<sup>1</sup> ». A ce moment pourtant, du dernier quart du XVII<sup>ème</sup> siècle au premier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ils vont être le plus communément sollicités pour rendre tangible ce qu'avait dû être la condition naturelle de tous. Ils confirment encore aux tenants de l'anthropologie biblique traditionnelle combien les ravages du péché originel auraient laissé l'homme misérable s'il n'avait eu le secours de l'éducation et de la société. C'est ainsi que Louis Racine<sup>2</sup> interpréta le destin de Marie-Angélique, passée du petit carnassier agressif à la postulante. Par la suite, les enfants sauvages continueront d'occuper cette fonction pour un certain nombre d'auteurs importants - que l'on songe à leur rôle dans la pensée de Montesquieu, Rousseau ou Monboddo - jusqu'à ce que l'échec de la tentative d'éducation de Victor par Itard achève de conforter dans leurs convictions tous ceux qui assuraient que l'enfant sauvage relevait d'un accident individuel et ne pouvait en aucun cas constituer un modèle.

Si l'on en croit Pufendorf, le monde existe d'abord (indépendamment du monde moral auquel il sert de support) comme Nature physique. La relative indépendance des hommes par rapport à l'ordre régulier de la nature (ses lois propres), suppose la présence primitive d'une autre type de régulation : les lois morales naturelles ou positives qui prolongent l'effet des premières. Ce sont celles-là qui autoriseront l'exclusion de l'animal de la sphère éthico-juridique justifiant, non sans réserves, l'appropriation destructrice des bêtes par les hommes sur la base du non-engagement mutuel. Pufendorf installe donc un dualisme ontologique au fondement de son système. Dualisme dont la continuité structurale de l'être, intuitivement à la base des analyses de

---

<sup>1</sup> S. Pufendorf, *De jure naturae et gentium*, 1672 ; traduction de J. Barbeyrac : *Le Droit de la Nature et des Gens, ou Système général des Principes les plus importants de la morale, de la jurisprudence, et de la politique*, Amsterdam, P. de Coup, 1712, L. II, chap. 2, p. 156.

<sup>2</sup> *Œuvres de M. L. Racine, T. IV, Poésies nouvelles*, sixième édition revue et augmentée par l'Auteur, A Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1750, Epître II Sur l'homme (dédiée au Chevalier de Ramsay), pp. 21-22, et 25.

Hobbes et des Libertins, imposait pour le moins une démonstration. L'ensauvagé transite ainsi du droit au discours des sciences naturelles et médicales. A l'heure des grandes taxinomies, il est perceptible que, dans l'absolu, la question de la démarcation de l'homme et de l'animal reste conjecturale. Sur les damiers de l'histoire naturelle, la figure de l'enfant sauvage, comme celle des grands singes ou de tous les êtres qui semblaient envahir les territoires intermédiaires entre les règnes, allait interpellier la validité, la pertinence et la nécessité des disjonctions entre les espèces.

A la Renaissance comme à l'Âge classique, les singularités dont ils font preuve et que nous rapporte le plus souvent une littérature moins explorée, révèlent des capacités insoupçonnées, mettent en question toutes les familiarités, éprouvent l'instabilité de la forme humaine et de son rapport au monde. Toutefois les qualités physiques exceptionnelles ou la finesse de perception sensorielle semblent alors relever de la performance animale. Les médecins et les naturalistes soulignent ainsi à propos de plusieurs sauvages l'exercice extraordinaire de l'olfaction, disposition qui se délite et disparaît sans qu'on en définisse la cause après un certain temps de réinsertion parmi les hommes<sup>1</sup>. C'est le rapport de la connaissance au réel par le filtre de la sensorialité qui retient l'attention. Mais, l'enquête morphologique et physiologique sur les caractères innés de l'homme se poursuit longuement à travers les leçons d'anatomie de Tulpius qui dissèque ce qu'il appelle un orang-outang<sup>2</sup> et en rend compte à quelques pages de la description de l'enfant-mouton sans entamer pourtant aucun rapprochement autrement explicite... On connaît la formule par laquelle il résume le trouble où le plonge la ressemblance du petit corps avec ceux de ses concitoyens qu'il dissèque à l'ordinaire : « différent comme un œuf d'un œuf » ! C'est d'ailleurs le seul animal à

<sup>1</sup> On le dit de Jean de Liège (circa 1600-1630) qui avait pu longtemps déjouer au vent les pièges des chasseurs, pouvait détecter ainsi la valeur d'une nourriture ou sa localisation et suivre à distance la personne qui prenait soin de lui après sa capture. Mais la remarque est réitérée pour l'enfant-mouton d'Irlande, les enfants-ours ou Victor qui flairent tout aliment avant d'y toucher et, beaucoup plus tard, pour les petites filles-louves des Indes, Amala et Kamala (1920), pour ne citer qu'eux.

<sup>2</sup> On sait que la terminologie utilisée pour désigner les grands primates ne se stabilisera que très tard avec l'identification et la compréhension progressive de leurs espèces. Ainsi, on a longtemps attribué à tout grand singe anthropoïde le nom d'orang-outang ou cru que ce que nous appelons chimpanzé était un jeune gorille. Ainsi il fallut attendre 1835 pour que soit clairement identifiée la forma adulte de l'orang-outang. L'animal disséqué par Tulp venait du Gabon. Il s'agissait donc vraisemblablement d'une jeune chimpanzé. Elle avait en effet la taille d'un enfant de trois ans.

figurer dans les *Observationes medicae*. La fascination de la proximité ne le cède en rien cependant à celle de l'écart creusé par le mode de vie sur le corps et ce qu'on peut deviner de l'esprit de l'enfant-mouton. Sans doute aucun sur l'humanité du garçon, le médecin relève les modifications sensibles visiblement apportées à la disposition des organes par des contraintes posturales inattendues. Le creux de l'estomac était profondément enfoncé. « La région cardiaque avait été comprimée vers le haut à la suite de la position penchée vers l'avant qu'il avait adoptée pour marcher<sup>1</sup>. » Comme il a pu entendre les cris profonds de gorge, en forme de bêlement, il ausculte alors la gorge car il est évidemment intrigué par la voix et l'absence de parole. Soixante ans plus tard (1699), E. Tyson, de la Royal Society, qui s'est intéressé à toute la mythologie qui entourait l'*homo sylvestris* : les pygmées des anciens, les cynocéphales, les satyres et autres compositions littéraires pour en montrer le fondement sur des singes bien réels, fait à son tour l'anatomie d'un « pygmée ». Il s'agit encore d'un jeune chimpanzé ainsi que le prouvent sans équivoque les planches remarquables qui illustrent la dissertation. Tyson met à nouveau en évidence l'extrême similitude qui existe entre les organes de la parole et les coupes du cerveau de ce petit être et ceux des hommes<sup>2</sup>. Mais ce constat ne lui permet plus de trouver une cause physiologique à son silence. Il amène ainsi expérimentalement les matériaux utiles à l'anthropologie dualiste de Descartes.

« Notre Pygmée pourrait réellement être un homme. [...] Mais ces Nobles Facultés dans l'Esprit de l'Homme, doivent certainement procéder d'un Principe supérieur ; et la Matière organisée ne pourrait jamais les produire ; car pour quelle autre raison, où l'Organe est le même, les Actes ne seraient-ils pas les mêmes aussi ? et si tout dépend de l'Organe, non seulement notre Pygmée, mais toutes les Brutes de même, nous seraient trop apparentées<sup>3</sup>. »

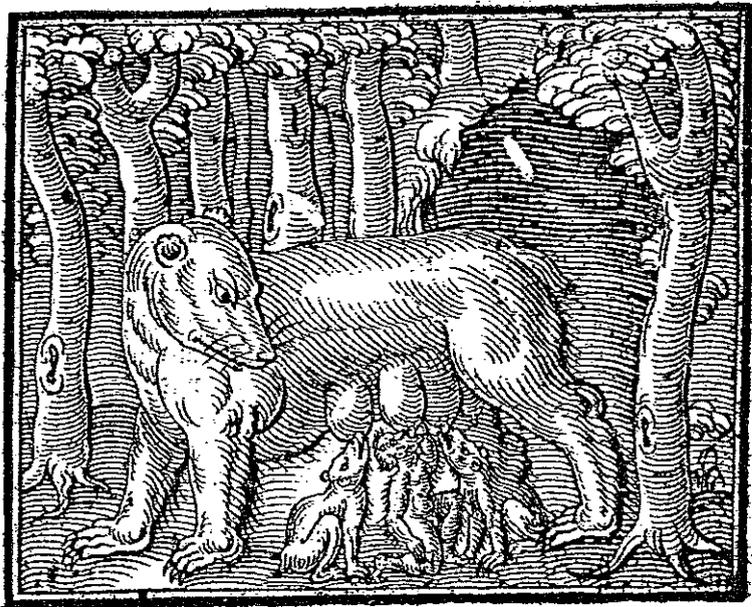
<sup>1</sup> N. Tulpus, *Op. cit.*, p. 313.

<sup>2</sup> Tyson ne tissera pas de comparaison entre son « pygmée » et les enfants sauvages. Pour sa part, il trouvera l'expérience anthropologique extrême susceptible d'expliquer comment un homme peut, dans des circonstances précises proches de l'état de nature, devenir semblable à Nabuchodonosor dans sa folie, dans l'ensauvagement d'un naufragé, Pedro Serrano, cas rapporté par Garcilaso de la Vega.

<sup>3</sup> Edward Tyson, *Orang-Outang, sive Homo Sylvestris or, the Anatomy of a Pygmie compared with that of a monkey, an ape, and a man. To which is added a Philological Essay concerning the Pygmies, the cynocephali, the satyrs, and sphinges of the ancients, etc.*, A facsimile with an introduction by A. Montagu, London Dawsons of Pall Mall, 1966 [1<sup>ère</sup> éd. London, T. Bennett and D. Brown, 1699], pp. 54-55. C'est nous qui soulignons.



Geneviève de Brabant, son enfant, la biche et le loup. Gravure de Daquet illustrant « Geneviève ou l'innocence reconnue », dans *Les Trois Etats de l'innocence*, du père Ceriziers, Rouen, 1630 [approbation de 1639]. Collection particulière.



Orson allaité par l'ours. *Valentine and Orson. The Three Sons of the Emperor of Greece*, painted for T. Passenger, 1682

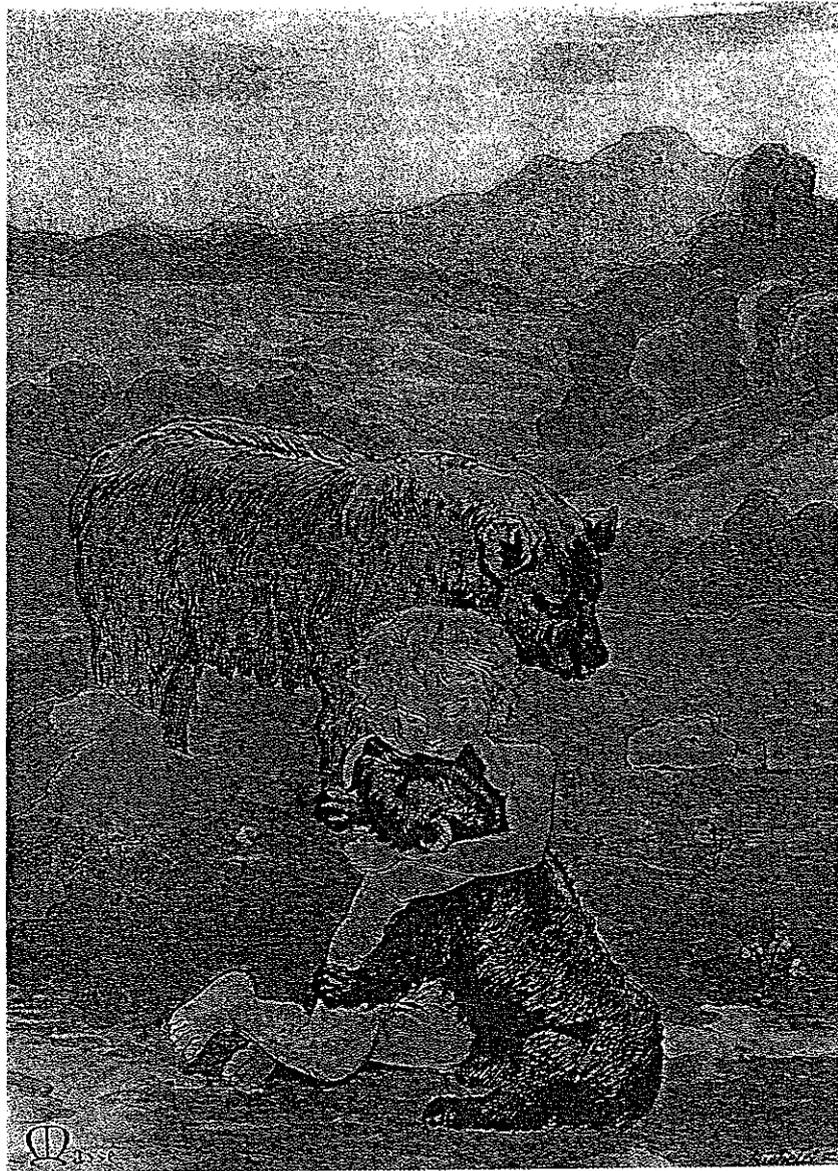


Jeunesse d'un Ourson.

« Si vous lisez l'image, c'est pour vous corriger, pour que vous soyez sage.

1. Voyez comment la mère oublie Ouson/ En s'installant à la maison.
2. Un ours le trouvant endormi/ L'emporte pour nourrir ses petits.
3. Les jeunes ours voyant Ourson/ En font bientôt leur compagnon.
4. Suçant le lait de la femelle/ Il suce le mal à sa mamelle. »

Gravure populaire flamande (vers 1800 ?), publiée dans le catalogue de l'exposition organisée par la Mission Départementale de la Culture de Rodez (mai 1992), *L'Enfant sauvage de l'Aveyron*. Suivi du catalogue : Colette Barbé, assistée de Roselyne Charrié.



« De temps en temps, Jean luttait avec l'ourson. »

*Jean l'ours*, A. Quantin, imprimeur-éditeur, Paris, sans date.

On le voit, la conséquence éventuelle plus que l'observation induit l'interprétation des données. Le naturalisme trouve dans la capacité de parler l'exorcisme de la continuité de la matière. Descartes ou son école ne se sont guère engagés dans la problématique soulevée par les sauvages dont ils auraient probablement écarté méthodiquement le témoignage douteux. Pour eux, d'ailleurs, l'enfant dont l'univers est régi par la sensation reste perméable à l'opacité anamorphique des choses qui le paralyse. De plus, son incapacité à user d'un discours raisonnable tend à le ranger, comme les imbéciles, en dehors des critères qui définissent alors l'idée complexe d'homme<sup>1</sup>. Si la conception de l'enfance était appelée à se modifier considérablement, le langage par contre devait consolider son statut de critère définitif de distinction entre l'homme et l'animal. Il devait dès lors faire l'objet des tentatives de rééducation les plus acharnées de Victor de l'Aveyron (France, 1800) à Gennie (Etats-Unis, 1970) et se constituer en témoin d'une débilité dont on ne savait trop si elle était organique ou fonctionnelle. Elle suffisait en tout cas pour écarter définitivement les enfants sauvages des préoccupations de l'anthropologie et pour les offrir à l'attention de la psychologie et de la linguistique<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Condillac souligne l'absurdité de cette conséquence reposant sur des abus de mots et de systèmes abstraits. *Traité des systèmes*, Texte revu par F. Markovits et M. Authier d'après la dernière éd. posthume de 1798, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1991 [1<sup>ère</sup> éd. 1749].

<sup>2</sup> Gennie (13 ans) fut opportunément découverte à Los Angeles, cloîtrée depuis sa naissance dans une petite chambre sans jouets, sans images, sans stimuli, ou presque, où ne lui parvenait aucun bruit. Harnachée nue sur une chaise percée le jour, ficelée dans un sac de contention la nuit, affamée quelquefois, elle était battue par son père si elle essayait d'attirer l'attention. La date de naissance de Gennie coïncide avec la date de publication des *Syntactic Structures* par Noam Chomsky qui professait à nouveau la nature innée du langage. On ne pouvait rêver d'un être sorti d'un univers plus unimaginable pour tomber dans les bras de la science. Elle allait devenir l'enjeu de la confirmation ou de la réfutation des théories de Chomsky et une véritable aubaine pour la neurologie. Elle constituait un exemple exceptionnel de communication non-verbale. Allait-elle être capable d'un développement linguistique complet traversant les phases canoniques décrites par les spécialistes? Existait-il une date limite à l'apprentissage du langage? Gennie allait-elle être capable de formuler des événements vécus antérieurement à l'inclusion des mots dans son monde? En avait-elle gardé la mémoire? Les fonctions cérébrales de l'enfant étaient-elles équilibrées? Quel effet avait l'expérience vécue sur le développement et le comportement du cerveau? Dans quelle mesure l'intelligence a-t-elle besoin des liens affectifs pour se déployer? Elle est, comme Victor, le prototype de l'enfant qui émerge à point nommé pour les tests, les études et les rivalités savantes. A un autre moment, elle aurait sans doute glissé de l'oubli à l'oubli après un bref passage sous les flashes de la presse. Sur Gennie, on consultera l'ouvrage général de Russ Rymmer,

Si l'histoire naturelle même et la médecine ont fini par ramener la problématique des enfants sauvages à une question de langage et de développement neuropsychologique, elles ont pourtant témoigné à leur égard du grand désarroi où ils avaient plongé les sciences des Lumières. Que l'on songe, encore une fois à la classification de Linné. L'isomorphisme de l'instance animale répétait une parenté, sinon une parité qui imposait à l'homme la recherche de sa spécificité. Les enfants sauvages, au même titre que les primates, l'ensevelissaient dans le grand imbroglio de la matière. Comment restituer la hiérarchie des espèces fondée sur des caractéristiques intrinsèques éternelles ? L'autorité est incertaine et recycle les vestiges des anciens savoirs. Entre la dixième et la treizième édition du *Systema Naturae* (1758-1788), l'*homo ferus* apparaît comme espèce humaine additionnelle, développe sa liste de cas de six (1758) à neuf (1766) puis ne conserve plus que l'appellation générique et sa description normative : *quadrupède, muet, velu*. Il se range à côté des variétés d'*homo diurnus* c'est-à-dire *homo sapiens* et *homo monstrosus* dont on ne sait pourquoi il a été séparé. Mais ce cloisonnement ferme aux enfants sauvages toute possibilité d'accès au statut d'*homo europeanus* puisque celui-ci relève du genre *sapiens* et, *a fortiori*, toute hypothèse de lien avec quelque espèce animale que ce soit. Il met aussi l'accent sur la valeur distinctive de la bipédie<sup>1</sup> dont on soulignait l'importance symbolique depuis la période platonicienne mais qui devait faire l'objet de discussions jusqu'aux recherches déterminantes de d'Aubenton<sup>2</sup> sur la singularité manifeste du trou occipital de l'homme. Il lui imposait donc son attitude naturelle et engageait toute sa disposition organique.

---

Gennie, *Histoire d'une enfant victime de son père et de la science*, Paris, R. Laffont, Réponses, 1993, ou, pour l'analyse linguistique, Susan Curtiss, *Genie, A psycholinguistic study of a Modern-day « wild child »*, New York, San Francisco, London, Academic Press, Perspectives in neurolinguistics and psycholinguistics, 1977.

<sup>1</sup> On se reportera à l'analyse remarquable de cette notion comme facteur péremptoire de l'humanité donnée par W. Stoczkowski dans la revue *Gradhiva*, en 1995, n° 17, p. 17-42 : Le bipède et sa science, Histoire d'une structure de la pensée naturaliste.

<sup>2</sup> Louis Jean Marie d'Aubenton, Mémoire sur les différences de la situation du grand trou occipital dans l'homme et dans les animaux, in *Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1764 : avec les Mémoires de mathématique et de physique, pour la même année, tirés des registres de cette Académie*, Paris, Imprimerie royale, 1767, pp. 568-75. Sur cette question, on verra Claude Blanckaert, Le trou occipital et la « crâniotomie comparée des races humaines » (XVIIIème-XIXème siècles), in *Le Trou*, textes réunis par Jacques Hainard et Roland Kaehr (éditeurs), Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 1990, pp.255-299.

Irréconciliable adversaire de Linné, Buffon s'était refusé à fonder la suprématie humaine sur des caractères matériels. Il mesurait à quelles intolérables proximités menait ce type de clé classificatoire. Il s'était rangé aux prémisses aristotéliennes : l'essence de l'homme tenait à son esprit rationnel et non à des propriétés aussi « accidentelles » que celles de la forme du corps. C'est pourquoi il pourra affirmer que « [...] l'orang-outang, qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau et la langue entièrement semblables à l'homme, [...] il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens, toutes les actions humaines, et [...] cependant il ne fait aucun acte de l'homme<sup>1</sup> ». Et, bien que son opinion sur l'état de nature ne soit pas sans contradiction, il considérera que les enfants sauvages découverts à son époque ne constituent pas une difficulté à l'affirmation d'un homme spontanément social :

« La fille sauvage ramassée dans les bois de Champagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire : ils avoient vécu dans une solitude absolue ; ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de société, aucun usage des signes ou de la parole : mais s'ils se fussent seulement rencontrés, la pente de la nature les auroit entraînés, le plaisir les auroit réunis, attachés l'un à l'autre, ils se seroient bientôt entendus ; ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, et ensuite celle de la tendresse entre eux et leurs enfans<sup>2</sup> ».

Buffon se montre là plus rousseauiste que Jean-Jacques dont on ne dira jamais assez combien l'état navrant et figé des enfants sauvages l'embarrasse. On le voit, quel que soit l'angle d'approche, tous les discours où interviennent les enfants sauvages nous ramènent à une ontologie, à la question de notre identité, à l'excentricité de l'invention linguistique, aux limites de l'esprit et de la conscience, à l'importance de leur éducation. Ils sont utilisés comme un instrument de projection culturelle permettant de visualiser les interrogations anthropologiques les plus lourdes de sens, témoignant des fêlures qui s'installent et des inflexions que l'on pourrait adopter. L'enfant sauvage a eu à porter tous les soupçons qui ont pesé sur les valeurs de la culture, mais encore toutes les certitudes idéologiques, non moins accablantes, sur lesquelles elle fondait et défendait sa persistance. Toute la part du rêve aussi... Qu'ils sortent de la forêt, des déserts, de la compagnie des bêtes, ou des

<sup>1</sup> Buffon, *Œuvres complètes de Buffon avec les suppléments*, Paris, P. Duménil, 1835, T. VI, p. 259.

<sup>2</sup> *Idem*, T. V, p. 157.

*L. STRIVAY*

placards, étales et autres coins dérobés, ces jeunes indéchiffrables viennent tous de ce revers mythique du monde où n'est pas la vie des hommes.

Concept nomade, l'enfant sauvage a ému les territoires de nos libertés et de nos déterminations, ceux de la pensée, de la raison et de la communication, ceux du bonheur, de la morale et de l'histoire, des mécaniques de la folie, de la santé, de la sensorialité et de l'éducation. Il est inscrit implicitement au bord de toute réflexion anthropologique puisqu'il en manifeste les conditions de possibilité. Nous ne pouvons en quelques pages en analyser tous les enjeux. Tout au plus esquisser, en manière d'ouverture, les architectures de la tradition, les dialectiques où il était engagé, les implications passionnelles et leurs résonances. Et mesurer combien sont illusoire les genres où l'on veut croire les discours emprisonnés.

*(Université de Liège)*

## **ENFANTS SAUVAGES**

Rien de plus fascinant que ce motif de l'enfant sauvage, un motif à la fois romanesque et philosophique, posant la question du langage ou de la « civilisation des mœurs », et qui est ici abordé au regard de la longue durée et de la diversité géographique. Le passage d'une approche idéaliste à une observation raisonnée, voire « scientifique », incarnée par le cas Victor (de l'Aveyron), loin de clore le débat, multiplie les interrogations et les controverses, pour le plus grand bien de l'imagination dont se nourrissent certes les fictions romanesques ou cinématographiques, mais aussi la pensée politique ou anthropologique.

Les Cahiers Robinson explorent, sans s'y limiter ni s'y enfermer, le domaine de la littérature de jeunesse, de la littérature et de la culture de l'enfance.

Imagination et Savoir sont considérés dans une perspective ouverte aux questions historiques, sociales, esthétiques.

A paraître :

- réédition du Roman de mes romans, d'Hector Malot
- Andrée Chedid, l'enfance multiple
- Juvenilia (Ecritures précoces)
- Les romans de Renard